

Le nouveau terrorisme de Victor-Lévy Beaulieu : Nietzsche, lu par VLb

Simon Brousseau

Number 312, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81526ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brousseau, S. (2016). Review of [Le nouveau terrorisme de Victor-Lévy Beaulieu : Nietzsche, lu par VLb]. *Liberté*, (312), 54–55.

NIETZSCHE, LU PAR VLB

Le nouveau terrorisme de Victor-Lévy Beaulieu

En faisant l'éloge de Friedrich Nietzsche, l'écrivain de Trois-Pistoles signe son testament littéraire.

SIMON BROUSSEAU

IL Y A longtemps que Victor-Lévy Beaulieu invente des formes pour exprimer l'importance qu'il accorde à la littérature. Chacun des auteurs auxquels il s'est arrêté mérite sa forme propre parce qu'ils ont tous, à leur manière, façonné l'homme qui leur rend hommage. Après ses écrits sur Ferron, Hugo, Kerouac, Voltaire et Tolstoï, après la monumentale *lecture-fiction* consacrée à Melville et l'*essai-hilare* sur Joyce, voilà que Beaulieu s'attaque à Nietzsche, ce géant qui, à la fin du XIX^e, affirmait écrire pour les lecteurs du siècle à venir, c'est-à-dire pour nous.

Lecture-fiction : difficile de trouver une expression plus adéquate pour décrire ces textes, qui n'ont rien à faire de la distinction usuelle entre le monde des livres et la réalité. La lecture est une activité ininterrompue, et lorsque Beaulieu lève les yeux du livre pour contempler ce qui se trouve autour de lui, il poursuit sa lecture des auteurs qu'il admire en laissant leurs mots teinter ses perceptions. Le monde est au sens le plus strict une fiction, puisque « le réel n'est que *l'image* que nous nous faisons de lui ». Et puisque la lecture est une activité qui laisse des traces profondes dans notre existence, l'interprétation est la voie privilégiée par Beaulieu pour écrire son autobiographie. C'est pourquoi ses textes entretiennent le flou entre le factuel et la fabulation, entre sa vie et celle des écrivains qu'il fréquente; la lecture lui permet d'orchestrer la rencontre d'univers qui, le reste du temps, sont condamnés à la solitude.

Monsieur Melville contient une scène mémorable qui incarne à mon avis ce qui fait la particularité des écrits de Beaulieu. Au tout début de *Moby Dick*, Ishmael se retrouve à New Bedford, à l'auberge du Jet de la baleine où il souhaite passer la nuit. Puisque l'auberge affiche complet, on lui propose de partager un lit avec Queequeg, un cannibale originaire d'une île du sud du Pacifique. La scène contient plusieurs allusions homoérotiques : Queequeg dort nu, son corps musculeux et couvert de tatouages impressionne Ishmael et le lendemain matin, il se réveille en constatant que Queequeg a jeté un bras par-dessus lui « de la manière la plus aimante et affectueuse ». Plutôt que de se contenter d'y

voir un indice de l'homosexualité de Melville, Beaulieu récrit la scène en imaginant Abel Beauchemin – son alter ego – couché auprès de Melville et de Queequeg qui se déshabille : « Coucher avec un homme, ça m'a toujours excité, je ne sais pas pourquoi. Ça ne dégage pas la même sensualité qu'un corps de femme et ça n'attire pas de la même façon. » Il poursuit en supposant qu'à l'époque de Melville, ces *amitiés* entre hommes étaient communes chez les marins isolés en mer. Il se projette dans l'expérience de Melville, qui a lui-même parcouru les océans, et tente d'imaginer la tension érotique qui devait l'habiter. Il ne

s'agit pas pour Beaulieu de rendre compte d'une œuvre, mais plutôt de rendre compte de sa vie par le truchement de ses lectures. La valeur de la littérature réside dans le retour sur soi qu'elle permet en attirant l'attention sur autrui, de sorte que la lecture est pour lui la dynamique par excellence, celle qui permet de se réinventer en observant comment l'Autre se crée des fictions assurant la cohérence de sa réalité.

Une fois cette conception de la lecture admise, il est facile de comprendre pourquoi Beaulieu fait de l'œuvre de Nietzsche l'occasion de livrer son « testament littéraire ». Il a en effet trouvé chez ce philosophe une valorisation de la création de soi qu'il a très tôt faite sienne et qui traverse son œuvre. Nietzsche lui donne aussi l'occasion de revenir sur la grande solitude qu'il a choisie et qui le situe en marge du monde des lettres québécoises, le philosophe ayant également connu l'isolement. La raison de cette réclusion, l'ambition de créer une œuvre qui saurait marquer les époques à défaut d'être acclamée immédiatement, cette *inactualité* permet de prendre la mesure de l'œuvre que Beaulieu construit depuis plus d'un demi-siècle. Le Nietzsche qu'il propose est aussi bien sûr celui de la controverse, irrésolu dans ses contradictions et parfois carrément irrecevable, dans sa misogynie comme dans ses idées aristocratiques. Mais le Nietzsche qui plaît le plus à Beaulieu est celui qui a fait de la maladie la condition d'une plus grande santé, la création advenant chez l'un comme chez l'autre dans le jaillissement qui succède à la souffrance.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
666 Friedrich Nietzsche.
Dithyrambe beublique

Trois-Pistoles, 2015,
 1382 p.

Dans *666 Friedrich Nietzsche*, Beaulieu raconte sa vie sur l'Antiterre, sorte de double utopique de sa propriété à Trois-Pistoles où il a fait construire un mausolée pour rassembler les ossements de ses ancêtres. Il y attend la venue de Nietzsche, en compagnie de son fidèle compagnon, un vieux bouc nommé Will Shakespeare. Beaulieu prétend avoir arrêté d'écrire et se contente de relire, grâce à sa mémoire qu'il considère comme infaillible, les œuvres du philosophe. Il propose donc une lecture parallèle de l'Allemagne de la deuxième moitié du XIX^e siècle, marquée par une impulsion nationaliste qui mènera au désastre que nous savons, et du Québec de la deuxième moitié du XX^e siècle, marqué quant à lui par un nationalisme incertain qui n'aura pas l'occasion de triompher. Un siècle sépare les deux hommes, Nietzsche étant né en 1844 et Beaulieu en 1945, mais Beaulieu fait résonner des airs de famille qui offrent à ses lecteurs des exemples éloquents de « l'éternel retour du même » nietzschéen, comme si derrière les masques de l'individualité, les humains menaient leur vie de manière semblable, nourris par les mêmes espérances et ultimement défaits par la même force aveugle de la fatalité.

Les problèmes de santé de Nietzsche offrent à Beaulieu l'occasion d'aborder la poliomyélite, cette maladie qui l'a foudroyé quand il avait dix-neuf ans et qui l'a plongé dans un coma de treize jours. Cette épreuve, il l'a souvent décrite comme l'impulsion initiale qui l'a fait écrivain. Chez Nietzsche comme chez lui, le combat contre la maladie est l'épreuve qui permet au talent de s'exprimer. En un raisonnement typiquement nietzschéen, il écrit que « la santé véritable n'est autre chose que la maladie quand on la domine à ce point que même la souffrance devient jaillissement de vie, jaillissement de création, jaillissement, non d'un vide, mais d'un trop-plein de conscience ». Ce renversement contre-intuitif fascine Beaulieu, parce qu'il lui a donné la force de renverser à son tour le monde cul par-dessus tête en faisant d'une mort annoncée la prémisse d'un hommage à la vie, l'écriture étant porteuse d'une impulsion vitale inégalable, ce dont témoigne son ambition de rendre compte du réel dans sa totalité.

Tout comme pour Nietzsche, l'écriture est pour Beaulieu une activité solitaire. Même si « être solitaire n'est pas en contradiction avec la solidarité », on sent bien que pour cet écrivain, l'isolement est la condition d'une solidarité idéale, en quelque sorte opposée à l'esprit grégaire. À ce sujet, Nietzsche a écrit dans *Par-delà bien et mal* qu'il fallait à tout prix « se défaire du mauvais goût consistant à vouloir être d'accord avec beaucoup de monde ». Cette idée est cruciale pour comprendre le projet de Beaulieu. Le sacrifice de son existence à l'écriture, décrite comme une activité transcendante, lie l'écrivain à la collectivité. Cependant, il s'agit d'une collectivité négative, puisqu'il adresse son œuvre à une version idéelle de la nation québécoise, celle qui adviendrait avec le pays et qui pour le moment n'existe pas.

La pensée de Nietzsche jette d'ailleurs un éclairage opportun sur le nationalisme de Beaulieu et rend saillantes certaines de ses contradictions. Tout en rappelant que Nietzsche considérait le nationalisme comme un véritable « cancer », tout en admettant que l'histoire du XX^e siècle lui a donné plus d'une fois raison, Beaulieu insiste sur la nécessité pour le Québec de devenir un pays. En dépeignant le capitalisme mondial comme l'incarnation la plus vile de la volonté de puissance, Beaulieu en vient à qualifier les Québécois de peuple sans volonté, « maladif de corps et d'esprit », fuyant pour ne pas devoir « affronter dans sa repoussante nudité cette aliénation du corps et de l'esprit » qui le caractérise. Autrement dit, l'écrivain est celui qui trahit la collectivité en la confrontant aux problèmes qu'elle préférerait ignorer. Ce raisonnement, notons-le, n'est pas très éloigné de l'idée de Nietzsche qui veut que l'humain préfère la santé permise par le mensonge à la vérité, qui est autrement plus inconfortable.

Le Nietzsche qui plaît le plus à Beaulieu est celui qui a fait de la maladie la condition d'une plus grande santé.

Cette conception plutôt idéaliste du travail de l'écrivain, qui serait doté d'une clairvoyance interdite au commun des mortels, résiste mal à l'épreuve de la réalité. Que penser par exemple de l'appui de Beaulieu à Pierre-Karl Péladeau lors de

la dernière course à la chefferie du Parti québécois? Celui qui évoque sa sympathie pour Michel Chartrand et pour des figures révolutionnaires comme Castro, Che Guevara et Martin Luther King aurait-il la gauche incertaine lorsqu'il s'agit du pays? Une chose est sûre : malgré la radicalité de son projet d'écriture et la constance avec laquelle il l'a mené à terme, Beaulieu signe un livre qui montre comment il est parfois commode d'ignorer ses propres contradictions. En s'enthousiasmant pour le projet nationaliste d'un parti qui, à bien des égards, incarne l'esprit grégaire que Nietzsche redoutait tant – je pense à l'usage du *nous* identitaire, jamais remis en question, et à la croyance en l'existence de *valeurs* que tous les Québécois partageraient –, Beaulieu renonce à la souveraineté individuelle que son livre érige en valeur absolue.

Cela est d'autant plus triste qu'à la toute fin de ce livre admirable, il laisse entendre que son œuvre est marquée par le sceau de l'échec, parce qu'elle n'aura pas contribué à faire advenir le pays rêvé. Je crois pour ma part que cet échec est la plus grande victoire de Beaulieu. Son œuvre, organisée autour du pays à venir, est aussi celle de la création de soi la plus obstinée. Son effort littéraire, si inspirant dans sa démesure, suggère que la souveraineté la plus importante est celle de la pensée. Le nouveau terrorisme appelé par Nietzsche et revendiqué par Beaulieu en exergue de son livre, au fond, est une invitation à la trahison. Il faut trahir nos idées les plus chères avant qu'elles ne nous trahissent. Le problème de l'écriture est celui de la vie, et les mots nous plongent toujours nécessairement dans les eaux opaques de l'existence, révélant les contradictions qui nous constituent et qui, le reste du temps, nous échappent. **L**